

Chacune d'elles y contribue peut-être un peu pour sa part, ou bien plusieurs se réunissent probablement pour produire ce résultat. Il n'en reste pas moins positivement établi qu'il est un certain nombre de femmes qui, en l'absence de toutes ces causes et même des dernières que nous venons de passer en revue, sont bien définitivement stériles.

ARTICLE IV. — Traitement de la stérilité absolue et sans cause appréciable.

On a conseillé un certain nombre de moyens, tous empiriques, contre l'espèce de stérilité que nous venons d'étudier en dernier lieu; nous allons les passer rapidement en revue.

Bains de mer. — Ils réussissent souvent; mais a-t-on affaire à une stérilité simple ou à une stérilité causée par l'anémie? elles ont été bien souvent confondues, de sorte qu'il est difficile de se prononcer d'une manière absolue sur la valeur de cette médication.

Eaux minérales ferrugineuses. — Elles ont quelquefois donné de bons résultats. On emploie de préférence les eaux ferrugineuses de Forges, de Spa, de Schwalbach, de Pyrmont, etc.; mais on peut se poser la même question que pour les eaux de mer, et se demander si ce ne sont pas encore des stérilités par suite d'anémie qu'on a fait ainsi disparaître.

Les eaux sulfureuses en général, et quelques-unes de celles des Pyrénées en particulier, ont été et sont encore conseillées contre la stérilité. Elles ont réussi quelquefois; mais n'ont-elles pas agi plutôt en opérant la guérison d'affections utérines anciennes persistant et s'opposant à ce que la fécondation pût avoir lieu? Ces eaux ne pouvaient-elles agir encore en reconstituant l'organisme?

Les eaux d'Ems sont souvent recommandées et ont quelquefois réussi; la propriété fécondante appartiendrait à l'action directe d'une source qu'on dirige, à l'instant de sa sortie de terre, sur les parties génitales de la femme. On commence par l'administrer sur les parties externes, et plus tard on

dirige le jet de la douche mitigée sur le col de l'utérus, au moyen d'une canule de caoutchouc.

L'administration de cette douche, que j'ai pu étudier moi-même avec soin, me semble un des meilleurs moyens à employer contre la stérilité, et j'ai eu occasion de la voir réussir dans deux cas.

On a conseillé une foule de médicaments empiriques, et que l'on regarde peut-être encore comme spécifiques de la stérilité; aucun n'est sérieux, et il est inutile de les énumérer.

En terminant, constatons que malheureusement un certain nombre de stérilités absolues et sans cause appréciable sont complètement incurables.

CHAPITRE V.

DE L'INFLUENCE DES DIATHÈSES (1), ET DES MALADIES CONSTITUTIONNELLES SUR LE DÉVELOPPEMENT DES AFFECTIONS DE L'UTÉRUS.

Le rôle des diathèses, méconnu ou négligé pendant longtemps, commence à être étudié de nouveau avec soin. Pour beaucoup d'affections, on veut aller au delà de l'état local et des lésions que l'œil ou le microscope permet de constater, et rattacher une série de maladies à des causes plus générales, à des diathèses;

(1) L'expression *diathèse* que j'emploie ici n'aura peut-être pas l'approbation de tous les médecins. Voici à cet égard l'opinion de deux hommes fort distingués:

M. N. Gueneau de Mussy (*) définit ainsi les diathèses: « On donne le nom de *diathèses* à ces conditions pathologiques, à ces états morbides constitutionnels qui se révèlent par des manifestations le plus souvent multiples, successives ou simultanées. » Et plus loin: « Une fois développées, elles s'emparent de l'organisme, deviennent une puissance dont il est pour ainsi dire vassal et avec laquelle il doit compter; tantôt s'y révélant par les manifestations qui leur appartiennent en

(*) Gueneau de Mussy, *Traité de l'organe glanduleuse*, 1857, 1 vol. in-8.

ce travail a déjà été fait avec fruit pour certaines classes de maladies. Ainsi les affections de la peau commencent à ne plus être classées d'après la nature des lésions diverses constatées à la surface cutanée, et l'on établit les grandes classes des affections herpétiques, des syphilides, des scrofulides et des maladies parasitaires. On a fait jouer un rôle très important et très juste à l'herpétisme dans l'angine glanduleuse du pharynx. On a essayé, mais avec beaucoup moins de succès, de le faire pour la plupart des maladies inflammatoires de l'utérus. C'est cet ordre de questions que je veux reprendre en essayant de faire la part de ce qui est vrai et de ce qui est inexact dans les tentatives de généralisation qu'on a essayées pour les maladies de l'utérus. Nous étudierons successivement l'influence de la diathèse *herpétique*, de la diathèse *syphilitique*, de la diathèse *scrofuluse* et de la diathèse *arthritique*.

§ 1. Diathèse herpétique.

La diathèse herpétique manifeste son existence chez un sujet par la production d'un certain nombre d'affections cutanées très

propre, tantôt revêtant les apparences les plus diverses, se masquant quelquefois sous les formes les plus trompeuses, pouvant affecter les organes les plus différents dans leur texture et dans leurs attributions fonctionnelles. »

M. Bazin établit une différence entre ce qu'il appelle diathèses et maladies constitutionnelles :

« Une maladie constitutionnelle est une maladie aiguë ou chronique, pyrétique ou apyrétique, continue ou intermittente, ordinairement à longues périodes, contagieuse ou non contagieuse, caractérisée par un ensemble de produits morbides et d'affections très variées, sévissant indistinctement sur tous les systèmes organiques.

« Une diathèse est une maladie aiguë ou chronique, pyrétique ou apyrétique, continue ou intermittente, le plus souvent rémittente, contagieuse ou non contagieuse, caractérisée par la formation d'un seul produit morbide qui peut avoir son siège indistinctement dans tous les systèmes organiques. Exemple : les diathèses purulente, chondromateuse, tuberculeuse, etc., etc. » Il admet trois groupes de maladies constitutionnelles : 1° la scrofule, la syphilis, l'arthrite ; 2° la lépre, la pellagre, la dartre ; 3° le scorbut, le rachitisme.

variées, et qui présentent pour caractère général une ténacité très grande dans leur existence et leur durée, une résistance très énergique à la guérison, enfin une facilité extrême dans les récidives. Elle se manifeste encore par la production d'une angine pharyngée toute spéciale, si bien décrite par M. N. Gueneau de Mussy sous le nom d'*angine glanduleuse*. On voit encore les conséquences de l'herpétisme sur la membrane muqueuse oculaire et nasale, sur le gland. Quant aux organes internes, malgré les prétentions qui ont été élevées à cet égard, il n'y a encore absolument rien de satisfaisant (1).

Cependant on a tenté de rattacher à l'herpétisme la plupart des affections de l'utérus que nous attribuons maintenant à un état phlegmasique. Un médecin distingué, M. Fontan, a été un

(1) Pour donner une idée des maladies qu'on a attribuées à l'herpétisme, voici les maladies qui peuvent être rapportées au principe herpétique, d'après M. Fontan.

« Dans ses migrations, il peut se porter :

» a. Dans le conduit auditif, où il produit une sécrétion séreuse ou concrète, une hypertrophie des conduits avec déformation entraînant une variété de surdité très fréquente.

» b. Dans les narines, où il produit des pustules avec ulcérations qui déterminent une variété d'ozène.

» c. Aux yeux, où il détermine des blépharites avec ou sans granulations, des tumeurs, et plus tard quelques fistules lacrymales.

» d. Au voile du palais et à la gorge, où il produit ces granulations fatigantes qui succèdent quelquefois aux affections syphilitiques sans être syphilitiques, et qui surviennent comme une variété d'affection du larynx chez les personnes qui forcent la voix en chantant, comme les acteurs de l'Opéra, les crieurs publics, les personnes qui parlent longtemps par état, comme les avocats, les présidents de cours, de tribunaux correctionnels et d'assises, etc.

» e. Aux bronches, où il détermine ces rhumes fréquents et tenaces qui font le tourment du malade et des médecins, et qui font croire quelquefois à des phlisis qui n'existent pas, malgré les apparences, et qui guérissent très bien sous l'influence des eaux sulfureuses les plus actives.

» f. A l'estomac, où il produit des gastralgies et des gastrites chroniques, et une variété de ces hypertrophies du pylore prises quelquefois pour des cancers.

» g. Aux intestins, où il produit des constipations opiniâtres ou des diarrhées chroniques qui résistent à tout, sauf à l'action des eaux sulfureuses.

» h. A l'anus, où il cause des hémorroïdes, les prurits, et une variété de fissures

des plus ardents propagateurs de cette doctrine, que la plupart des médecins français attachés aux eaux sulfureuses minérales n'ont pas tardé à adopter. Il s'agit d'examiner cette assertion, qui simplifierait d'une manière notable, si elle était vraie, le traitement de la plupart des affections phlegmasiques de l'utérus.

Pour démontrer la nature herpétique des maladies de l'utérus, on s'est appuyé sur les raisons suivantes :

1° Les maladies de l'utérus, et spécialement les affections du col, caractérisées par l'inflammation de la membrane muqueuse des surfaces interne et externe du col utérin, les granulations, les ulcérations et la tuméfaction du tissu utérin, sont des maladies longues, tenaces, rebelles au traitement et sujettes à récidiver ; elles coïncident très souvent avec des affections herpétiques de la peau, des angines glanduleuses et d'autres indices de l'herpé-

et de contractions consécutives. Ces deux dernières affections amènent souvent l'hypochondrie, qui cesse au développement d'une affection externe qui annonce le déplacement du mal.

» j. Au prépuce, où il entraîne ces herpès succédant aux affections vénériennes, mais qui n'ont rien de vénérien et qui effrayent beaucoup les malades.

» k. Dans le canal de l'urètre, où il produit les blennorrhagies chroniques et la blennorrhée, et le plus grand nombre de rétrécissements de l'urètre.

» Dans la vessie, les cystites chroniques et la perte des urines, surtout chez les enfants, par excitation du col.

» l. A la vulve, où il produit les divers prurits et les saillies papillaires qui augmentent et quelquefois anéantissent les sensations.

» m. Au vagin, où il cause les leucorrhées séreuses et puriformes.

» n. Au col de l'utérus, où il produit les granulations et les excoriations, la leucorrhée muqueuse, et puis quelques hypertrophies ou engorgements, et quelques dérivations qui en sont la suite ; souvent la stérilité et quelquefois l'avortement.

» o. Peut-être aussi le principe herpétique se porte-t-il sur les membranes du cerveau et le corveau, et y cause-t-il quelques folies ; sur la moelle, quelques paralysies.

» p. Sur les nerfs, quelques névralgies.

» q. Sur les muscles, des rétractions musculaires et des tendons, et par suite les flexions des membres, les déviations, etc. »

Si j'ai retranscrit ce passage de M. Fontan, c'est pour donner une idée de l'exagération à laquelle on a été conduit en attribuant un certain nombre de maladies à l'herpétisme.

tisme ; dans d'autres cas, elles alternent avec ces états morbides ou leur succèdent.

2° Les granulations, si fréquentes dans les maladies herpétiques, sont un des modes les plus communs de la traduction des maladies de l'utérus, et une des manifestations les plus rebelles, les plus tenaces et les plus sujettes à récidives.

3° Les maladies de l'utérus, si rebelles à tout autre traitement, guérissent très facilement et très vite sous l'influence des eaux minérales naturelles sulfureuses.

Examinons ces divers arguments.

1° Les affections de l'utérus, et spécialement celles du col, sont des maladies rebelles, tenaces et difficiles à guérir.

Cet argument n'a aucune valeur en faveur de l'herpétisme ; en effet, des maladies peuvent être longues et rebelles pour une tout autre raison que cette dernière. Ainsi, pour les affections utérines, les causes de la longueur de la maladie, de sa ténacité et de leur résistance au traitement sont la répétition mensuelle des congestions sanguines destinées à fournir les matériaux de la menstruation, la persistance de l'exercice du coït chez la plupart des femmes, et le séjour permanent des parties malades au milieu des liquides pathologiques sécrétés.

2° Les affections de l'utérus et du col coïncident souvent ou alternent avec des maladies herpétiques siégeant ailleurs. Or, ceci est une profonde erreur ou au moins une exagération singulière ; le fait est vrai quelquefois, mais il n'est pas fréquent ; je puis même affirmer que cette coïncidence ou cette alternance est certainement le cas le plus rare. Voici une circonstance qui a pu contribuer à faire commettre cette erreur contre laquelle il faut bien se mettre en garde : beaucoup de femmes atteintes d'affections de l'utérus présentent des prurits vulvaires intenses, des eczéma et des érythèmes des cuisses, toutes lésions rebelles, il est vrai, mais qui ne sont que la conséquence de l'action des liquides pathologiques s'écoulant par l'orifice de la vulve et contaminant la partie interne des cuisses. Ces lésions cutanées ne sont donc en aucune manière un indice d'herpétisme, mais la consé-

quence d'une action locale de liquides irritants sur la peau.

3° Les granulations sont un des modes de manifestation les plus communs des affections utérines, et la traduction d'une affection herpétique.

Exagération singulière encore. Ces granulations, produites par une inflammation des follicules muqueux, soit du vagin, soit de la surface externe du col, sont loin d'exister dans tous les cas et manquent très souvent; dans d'autres circonstances, elles ne sont que le commencement, que la première période d'autres altérations, et en particulier de l'ulcération.

Une observation attentive faite sur plusieurs centaines de malades me permet d'affirmer que les granulations vaginales ou utérines ne coïncident et n'alternent pas plus avec des affections herpétiques que toute autre maladie utérine.

4° Les eaux minérales naturelles sulfureuses guérissent toutes les affections utérines plus vite et plus certainement que les autres médications.

Il faut certainement être bien partisan des eaux sulfureuses pour avancer une telle proposition; je crois à l'efficacité de ces eaux dans certains cas donnés qui peuvent être précisés :

a. Tout état inflammatoire aigu de l'utérus n'éprouve aucune amélioration de l'emploi des eaux sulfureuses qui, dans ce cas, doivent être défendues.

b. Toute affection phlegmasique chronique de l'utérus caractérisée par la tuméfaction du col, par une inflammation catarrhale de la membrane muqueuse, par des granulations et des ulcérations, ne pourra être améliorée que lorsque la maladie aura été traitée par une série de cautérisations convenables; alors les eaux sulfureuses pourront être d'une grande utilité pour achever la résolution des états phlegmasiques, consolider la guérison, prévenir les récidives et améliorer l'état anémique de la femme soumise au traitement.

Mais ce que font les eaux sulfureuses, bien d'autres eaux produisent les mêmes effets: je citerai en particulier celles de

Néris, de Plombières, et surtout d'Ems, que je préfère, sous ce rapport, à toutes les autres eaux minérales.

L'hydrothérapie, employée d'une manière suivie et continuée assez longtemps, remplirait encore absolument la même indication; seulement le traitement est plus long.

L'argument tiré de la réussite si rapide des eaux sulfureuses naturelles n'a donc pas plus de valeur que les autres; ajoutons encore que toutes les eaux minérales échouent quelquefois.

Voici une circonstance toute spéciale qui peut se présenter, et c'est la seule concession que je ferai aux partisans de l'herpétisme dans les affections utérines :

Une femme atteinte à plusieurs reprises d'affections dartreuses, et sous l'influence de la diathèse herpétique, peut avoir une maladie de l'utérus, tout aussi bien qu'une autre femme; peut-être même la contractera-t-elle plus facilement, fait non démontré, mais possible. La maladie une fois développée, il est possible que la diathèse sous laquelle est placée cette femme influence l'état phlegmasique local, le rende plus rebelle, plus tenace et plus difficile à faire disparaître, ce qui n'est pas prouvé, mais peut être admis; alors je crois que les eaux minérales sulfureuses naturelles peuvent être très utiles: elles agiront sur l'ensemble de la santé, modifieront l'état général, et contribueront à guérir l'état local, soit par leur action propre sur la lésion matérielle, soit par leur influence sur l'état diathésique.

En résumé, toutes les fois qu'on devra conseiller les eaux minérales à une femme atteinte d'une phlegmasie chronique du corps ou du col de l'utérus, et que cette femme aura présenté à une époque antérieure, ou présentera actuellement des traces d'une affection dartreuse, on devra lui conseiller de préférence les eaux minérales sulfureuses ou des bains sulfureux artificiels, tout en lui faisant subir préalablement le traitement par les cautérisations.

§ 2. Diathèse syphilitique.

Il y a deux manières d'entendre l'action du virus syphilitique sur l'utérus.

Il est d'abord évident que le virus appliqué à la surface du col utérin, à la suite d'un coït suspect, ou par une inoculation artificielle, développe à la surface de ce col des accidents primitifs dont la forme et les caractères sont très variés. M. le docteur Bernutz a étudié avec le plus grand soin ces accidents primitifs, et j'ai présenté (t. I^{er}, p. 168), le résumé de ses remarquables travaux.

Ces accidents primitifs, une fois développés, sont parfaitement capables d'infecter tout l'organisme, et de produire la vérole constitutionnelle, c'est-à-dire la diathèse syphilitique. Voici la question que je veux discuter : Une femme atteinte de vérole constitutionnelle, et sous l'influence de la diathèse syphilitique, et qui voit cette diathèse se manifester sous des formes très variées, peut-elle, parmi ces modes de manifestation si divers, être atteinte d'accidents du col de l'utérus spontanément développés ? En un mot, peut-on observer au col de l'utérus des accidents syphilitiques secondaires ou tertiaires ?

Cette question, à l'époque où j'étais placé comme médecin à l'hôpital de Lourcine, était loin d'être résolue, et il n'existait aucun document scientifique qui pût servir à la décider dans un sens ou dans l'autre. Voici une série de faits que j'observai dans mon service de cet hôpital, et qui bien que dépassés par des travaux plus récents, ne laissent pas que d'avoir une certaine importance.

Parmi les nombreuses femmes que j'ai pu y observer pendant dix-huit mois, il s'en est trouvé un certain nombre qui présentaient simultanément les deux sortes d'accidents suivants : 1° des syphilides parfaitement caractérisées ; 2° une inflammation chronique du col utérin, avec ou sans granulations et ulcérations.

J'ai traité ces femmes par deux sortes de moyens : les mercuriaux et l'iodure de potassium d'une part, et de l'autre les cautérisations locales. Ces femmes guérirent toutes, ou du moins quittèrent Lourcine avec toutes les apparences d'une guérison parfaite.

J'ai trouvé en même temps une autre série de femmes qui présentaient tous les accidents d'une inflammation chronique du col bien caractérisée, et qui n'avaient à cet instant aucun accident syphilitique secondaire appréciable ; seulement elles nous annonçaient avoir eu, à une époque antérieure, des accidents primitifs et parfois même des accidents consécutifs, qui avaient disparu à la suite d'un traitement approprié. Ces femmes furent soumises comme les autres aux cautérisations locales, et je fus très étonné de voir la maladie traîner d'une manière incroyable : les accidents persistaient ; la cicatrisation des ulcérations n'arrivait pas, et parfois les choses duraient ainsi plusieurs mois. J'eus la pensée d'administrer à ces femmes de l'iodure de potassium et la liqueur de Van-Swieten ; au bout de peu de temps, la maladie s'amendait ; les cautérisations produisaient leur effet, et la guérison, qui s'était fait attendre si longtemps, ne tardait pas à arriver.

Ce fait, qui se reproduisit assez fréquemment, ne me laissa aucun doute sur l'influence de la diathèse syphilitique. Il fut évident pour moi que si elle n'avait pas créé elle-même cette inflammation chronique, ces granulations, ces ulcérations, elle exerçait au moins une influence puissante sur elles, et les modifiait de telle manière qu'elles n'arrivaient à guérir par les moyens ordinaires qu'en les aidant par l'emploi des mercuriaux et des iodures. Le même phénomène se présenta pour des femmes qui n'avaient tout accident primitif ou consécutif antérieur ; l'inflammation chronique du col résistait aux cautérisations, et la guérison n'arrivait que lorsqu'on venait à administrer la médication antisiphilitique. Depuis que ces observations ont été faites, la science a marché.

M. le docteur Bernutz, dans un travail extrêmement re-

marquable, et qui malheureusement n'est pas imprimé, a non-seulement étudié avec le plus grand soin, et exposé beaucoup mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, l'histoire des accidents primitifs syphilitiques qui peuvent se montrer du côté de l'utérus, mais encore il a démontré la possibilité du développement des accidents syphilitiques secondaires et tertiaires du côté de l'utérus; je regrette donc vivement de ne pas pouvoir en présenter le résumé au lecteur.

D'après les recherches de mon savant collègue, l'utérus peut être le siège de manifestations syphilitiques qu'on peut classer de la manière suivante :

Accidents primitifs. — Chancres, balanite chancreuse.

Accidents secondaires. — Plaques muqueuses, végétations, érosions, syphilides.

Accidents tertiaires. — Tubercules, gommés.

Il est bien entendu que dans ces cas divers, il faut employer avant tout la médication antisiphilitique, et qu'elle seule pourra peut-être, même sans médication locale, opérer la guérison de la maladie.

§ 3. Diathèse scrofuleuse.

La diathèse scrofuleuse sous ses deux états, tempérament lymphatique exagéré, et état scrofuleux proprement dit, a été considérée par beaucoup de médecins comme une des causes les plus communes des maladies chroniques du col et du corps de l'utérus. Cette proposition a été admise sans preuves bien évidentes; aussi est-ce une question qu'il est important d'examiner.

1° Trouve-t-on beaucoup de maladies utérines chez les femmes à tempérament lymphatique exagéré ou avec des lésions caractéristiques des scrofules? Cette question est facile à résoudre, car l'expérience démontre qu'il n'en est rien: on observe tout au plus dans ces deux cas une disposition plus grande à présenter et à conserver une leucorrhée essentielle

plus ou moins longue et plus ou moins rebelle; mais on ne trouve d'inflammation chronique du corps ou du col de l'utérus que dans les mêmes proportions et avec les mêmes conditions qu'on les observe chez les autres femmes. Les auteurs qui se sont le plus occupés de scrofules émettent l'opinion que les femmes sont plus prédisposées à la leucorrhée et ne font pas mention des affections utérines.

2° Parmi les femmes qui viennent consulter pour des inflammations chroniques de l'utérus, trouve-t-on une prédominance du tempérament lymphatique exagéré ou des traces de scrofules? En aucune manière; il peut y en avoir quelques-unes, mais je puis affirmer, d'après les nombreuses observations que j'ai faites, que c'est le plus petit nombre. Je suis convaincu qu'on a souvent pris la décoloration de la peau, l'état de souffrance générale qu'éprouvent presque toutes les femmes atteintes d'inflammations chroniques de l'utérus, pour les indices d'un tempérament lymphatique ou des scrofules.

Si ces deux propositions sont vraies, on ne peut en tirer d'autres conclusions, si ce n'est que le tempérament lymphatique et l'état scrofuleux ne prédisposent pas aux maladies de l'utérus; mais ce qu'on peut également admettre et ce que je crois parfaitement vrai, c'est que ces états phlegmasiques, venant à se développer chez des femmes placées dans ces conditions, doivent être beaucoup plus tenaces, plus rebelles et plus difficiles à guérir que dans les conditions opposées: c'est alors qu'il faudra avoir recours aux moyens capables de refaire la constitution, tels que les iodures, l'huile de foie de morue, etc., en même temps qu'on appliquera les moyens locaux et qu'on insistera sur une hygiène convenable.

§ 4. Diathèse rhumatismale.

L'existence d'une diathèse rhumatismale ne saurait plus maintenant être mise en doute, et il est évident qu'elle traduit

son existence par des lésions ou des maladies assez diverses (1). La seule question qui doit nous occuper est celle de savoir si cette diathèse rhumatismale peut produire des lésions matérielles de l'utérus; jusqu'à présent, aucun fait ne démontre qu'il puisse en être ainsi. Sans contredit, une femme qui a été affectée une ou plusieurs fois dans sa vie de rhumatisme aigu ou chronique peut être parfaitement atteinte d'une affection utérine, mais elle n'y est pas plus exposée qu'une autre, et je ne sache pas qu'on ait démontré que les phlegmasies utérines développées chez des femmes rhumatisantes y aient présenté des caractères spéciaux ou aient été influencées d'une manière quelconque par la diathèse préexistante.

La névralgie utérine elle-même me semble tout à fait en dehors de l'influence rhumatismale, comme j'ai déjà eu occasion de le dire.

§ 5. Diathèse cancéreuse.

Il ne sera question ici de la diathèse cancéreuse que pour mémoire; nous nous trouverions en effet conduit à discuter cette éternelle question: Le cancer est-il primitivement une affection locale qui se généralise ensuite, ou bien est-il le résultat d'une prédisposition spéciale de l'organisme, d'une diathèse, en un mot? Cette question est insoluble dans l'état actuel de la science; je crois cependant, avec la plupart des médecins, que les cancers de l'utérus reconnaissent pour cause première une diathèse, et que la manifestation locale n'est que l'expression

(1) Voici de quelle manière M. Fontan résume les effets de la diathèse rhumatismale:

« Le rhumatisme simple ou compliqué de goutte, qui peut exister à l'état latent ou en action, se portant à l'extérieur sur les membres ou la colonne vertébrale, ou à l'intérieur sur les viscères, et pouvant produire dans le premier des tumeurs blanches, des hydarthroses, des arthrites, des paralysies, principalement des paraplégies, des nécroses ou des névralgies; quelques variétés de folie, s'il se porte sur les membranes internes du crâne ou sur le cerveau lui-même; des gastralgies et des entérites chroniques, des métrites et des vaginites qui se manifestent quelquefois subitement. »

de cette prédisposition. Cet état local, en effet, est indépendant de toute cause occasionnelle, de toute maladie antérieure et de toute influence morbide portant sur l'utérus; aussi est tombé dans le néant tout ce qu'on a essayé de faire pour démontrer qu'il n'en est pas ainsi et pour attribuer à des causes locales les cancers de l'utérus.

L'existence de cette diathèse une fois admise, j'ai dû employer l'expression *les cancers*. C'est qu'en effet la diathèse cancéreuse manifeste son développement dans l'utérus sous trois formes bien différentes et dont les rapports n'ont pas encore été bien établis. Ce sont: 1° les cancers proprement dits, comprenant le squirrhe et l'encéphaloïde; 2° les cancroïdes végétants ou tumeurs épithéliales; 3° les ulcères cancroïdes. Ces trois variétés, distinctes dans la première période, se confondent à une certaine époque de leur évolution et finissent par amener les mêmes résultats, c'est-à-dire des écoulements séro-purulents, des hémorrhagies, la cachexie cancéreuse et la mort.

On ne connaît aucun signe capable de faire connaître si une femme est atteinte d'une prédisposition cancéreuse, congénitale ou acquise. On ignore complètement les moyens de la combattre quand elle existe; par conséquent on est bien plus ignorant encore à l'égard de ceux qu'il faudrait employer lorsqu'elle ne se manifeste au dehors par aucun phénomène.

§ 6. Diathèse tuberculeuse.

D'après M. Aran, de toutes les diathèses, celle qui lui semble influencer le plus directement le système utérin, est la phthisie pulmonaire, la diathèse tuberculeuse, qui agirait, non pas en déposant la matière tuberculeuse dans l'utérus ou ses annexes, mais en créant un affaiblissement de la constitution favorable au développement d'une affection utérine. D'après lui, un assez grand nombre de femmes atteintes d'affections utérines sont depuis longtemps sujettes à s'enrhumer, crachent du sang depuis plusieurs années, ou bien appartiennent à des familles de phthisiques. Un examen attentif démontre que

ces malades sont déjà tuberculeuses, et que leur attention est détournée de la maladie de poitrine dont elles souffrent peu, par les accidents utérins.

« Améliorez leur affection utérine, et bientôt vous verrez la balance pencher de nouveau du côté de la phthisie, les accidents pulmonaires se reproduire et se précipiter souvent vers une terminaison fatale. »

La conclusion de M. Aran est importante; car il ne veut pas qu'on poursuive avec vigueur la guérison des affections utérines développées dans ces circonstances. Elles sont pour lui une sorte de révulsion précieuse que la nature a faite ainsi au profit de la malade. On ne doit modérer les accidents du côté de la poitrine que lorsque ceux de l'utérus deviennent trop fatigants ou trop pénibles. Il vaut mieux respecter cette espèce de balancement qui s'est établi entre l'affection utérine et la phthisie pulmonaire, quand les accidents sont supportables.

Cette théorie est fort ingénieuse, mais elle est évidemment empreinte d'une exagération singulière. Sans contredit, on observe quelques femmes phthisiques qui sont atteintes d'affections utérines, on voit aussi quelquefois la phthisie pulmonaire se développer chez des femmes atteintes de ces maladies; mais elles constituent certainement le plus petit nombre, ce qui est loin de la fréquence que M. Aran veut attribuer à l'influence de cette diathèse. Du reste, on trouvera, dans une *Note statistique* placée à la fin de ce volume, un résultat qui est loin de confirmer cette manière de voir. En effet, sur 50 femmes traitées par moi du 1^{er} janvier au 1^{er} juillet 1858 à l'hôpital de la Pitié, pour des affections utérines, et spécialement pour l'inflammation chronique du col, une seule femme était phthisique.

D'un autre côté, cette espèce de balancement pouvant exister entre l'affection utérine et les tubercules me semble fort sujet à contestation. J'ai traité et guéri plusieurs affections utérines chez des jeunes femmes phthisiques, et je n'ai jamais vu la phthisie pulmonaire marcher ensuite plus rapidement.

CHAPITRE VI.

DE L'ANÉMIE ET DE LA CHLOROSE.

L'anémie joue un rôle si important dans la plupart des maladies de l'utérus et la chlorose exerce une si notable influence sur la production de l'aménorrhée et de la dysménorrhée, que l'étude de ces deux états morbides doit marcher à côté de l'histoire des affections utérines. Je vais donc en tracer un exposé rapide et cependant aussi complet que possible; j'y suis engagé par la confusion que ne cessent encore de faire beaucoup de médecins entre l'anémie et la chlorose, confusion qui empêche un diagnostic exact, et qui rend le traitement incertain et souvent infidèle.

L'histoire de l'anémie et de la chlorose a été surtout éclairée par des travaux modernes. Sans remonter à une époque bien éloignée, je rappellerai que les altérations du sang, dans ces deux états morbides, n'ont été bien connues que depuis les analyses chimiques de Fœdisch, de Lecanu, de MM. Andral et Gavarret, de MM. Becquerel et Rodier. On n'a pas encore contesté ni modifié les résultats auxquels nous sommes arrivés, et que nous avons fait connaître dans plusieurs mémoires qui ont été récompensés par l'Académie des sciences (1). Sous le point de vue clinique, nous rappellerons aussi les recherches de M. Bouillaud, de M. Jolly, de M. Trousseau, etc., sur lesquelles nous nous appuierons pour la rédaction de ce chapitre.

Nous étudierons à part l'anémie et la chlorose, et nous les rapprocherons ensuite pour constater leurs différences et leurs analogies, et établir avec soin le traitement qui leur convient.

I. De l'anémie.

L'expression d'*anémie* est mauvaise, car l' α privatif ajouté à l'étymologie $\alpha\dot{\iota}\mu\alpha$ indique la privation du sang. Il serait diffi-

(1) Becquerel et Rodier, *Traité de chimie pathologique appliquée à la médecine pratique*, 1854, 1 vol. in-8, p. 153.